

La prophétie Michaël de Rudolf Steiner
Et la collaboration des Platoniciens et Aristotéliens
Steffen Hartmann

Platonisme et aristotélisme se présentent, en particulier dans l’histoire de leur action, comme des polarités. En témoigne le rattachement à la philosophie platonicienne au Moyen-âge précoce, tout comme la référence à Aristote au haut Moyen-âge. Goethe aussi décrit cette polarité dans son « histoire de la théorie des couleurs ». Rudolf Steiner, en revanche, a toujours l’élément conciliant en vue, en effet l’appartenance mutuelle des deux courants, ce qui vint à s’exprimer aussi dans sa propre biographie. Cet article se tourne spécialement sur la question de la prophétie Michaël et en arrive à des observations de la manière dont celle-ci se réalise dans le temps présent.

En nous interrogeant sur les Platoniciens et Aristotéliens, nous posons une question qui concerne l’humanité. Nous y examinons une polarité archétype à l’intérieur de l’humanité. Ce sont deux grandes orientations ou courants se complétant, qui ont toujours été décrits comme contraires, mais qui en définitive s’élèvent et culminent à une grande synthèse. Le caractère antithétique de ces deux courants se révèle en particulier dans l’histoire de leur action, tandis que Platon et Aristote eux-mêmes, se trouvant en quelque sorte en milieu de ces deux pôles, regardent purement et simplement dans deux directions différentes. Platon regarde le pôle de ce qui est essentiellement agissant avant les choses ; Aristote, par contre, se tourne avant tout sur ce qui est essentiellement agissant dans les choses. Dans l’histoire de l’action spirituelle de ces deux philosophes, les pôles furent tout d’abord intensifiés en une opposition, tandis que leur collaboration concrète était imprégnée d’une tâche et d’une perspective communes qui se poursuivent de manière souterraine.

Le regard de Goethe sur Platon et Aristote

Johann Wolfgang von Goethe a donné, dans son *Histoire de la théorie des couleurs*, une caractérisation très fine et expressive de Platon et d’Aristote :

Platon se comporte vis-à-vis du monde comme un esprit qui connaît la béatitude, à qui il est agréable d’y être hébergé quelque temps. Il ne s’agit pas tant pour lui de faire en sorte d’apprendre à le connaître, parce qu’il le présuppose déjà comme ce que lui-même amène avec lui et avec quoi, il lui faut communiquer amicalement. Il pénètre dans ses profondeurs, plutôt pour se remplir de son essence que pour le sonder. Il se meut vers les hauteurs, avec un désir ardent de prendre de nouveau part à son origine primordiale. Tout ce qu’il extériorise se réfère à un tout, un bien, un vrai, un beau éternels, dont il aspire à exciter l’exigence dans chaque poitrine. Ce qu’il s’approprie en détail de savoir terrestre, entre en fusion, oui, on peut même le dire, cela se vaporise dans sa méthode, dans son discours.¹

Platon (427-347 av. J.-C.) a un ardente aspiration archétype envers le monde purement idéal, dans lequel tout est arrangé sur le bien. Le monde terrestre en est pour lui une apparition passagère, où il n’est « hébergé » que quelque temps, comme dit Goethe. Aristote est par contre tout autrement orienté et disposé :

Aristote, par contre, se tient dans le monde comme un homme, un architecte. Il est désormais ici et il est censé y agir et créer. Il s’informe sur le sol, mais guère plus loin, dès qu’il a découvert une base. De là jusqu’au centre de la Terre, tout le reste lui est égal. Il entoure dès lors un cercle de fondation pour ses édifices, crée des matériaux qu’il rassemble de tous les côtés, les met en ordre, les dispose par couches et monte ainsi une forme régulière de pyramide dans les hauteurs, alors que Platon, en effet, s’il recherche le ciel ressemble à un obélisque, voire à une flamme effilée.²

Aristote (384-322 av. J.-C.) s’empare des matériaux du terrestre et veut créer avec eux. Il cherche l’esprit *dans les choses*. Ainsi son connaître est-il édifié « en une forme pyramidale régulière », s’élevant de bas en haut, alors que le connaître de Platon ressemble à une flamme effilée, par laquelle le spirituel — de haut en bas — se met à briller. Cela repose dans le cours des choses que ces deux grand Esprits ont marqué de leur polarité et inspiré au cours du temps des centaines, voire des milliers d’êtres humains — philosophes, scientifiques, poètes et artistes. Goethe décrit cette évolution aussi d’une manière très pérnante :

Lorsqu’un petit nombre de ces hommes qui pour ainsi dire se partagèrent dans l’humanité, surgirent comme des représentants isolés de qualités qui ne les unissaient pas ; s’ils avaient la chance de se former complètement, et

¹ Johann Wolfgang von Goethe : *Matériaux pour l’histoire de la Théorie des couleurs* dans du même auteur : **Œuvres** édition de Hambourg volume XIV, Munich 1994, pp.53 et suiv.

² *Ebenda*.

d'exprimer en eux ce qui s'était parfaitement éduqué et non pas, par exemple, au moyen de brèves phrases laconiques ressemblant à des paroles d'oracle, mais dans des œuvres détaillées, menées à bonne fin de différentes manières ; lorsque celles-ci restaient pour le mieux e héritage à l'humanité et étaient sans cesse étudiées et considérées : alors donc tout naturellement de sorte que le monde, pour autant qu'il est à ressentir et à considérer en pensant, se voyait contraint d'y ajouter, l'un ou l'autre de ces deux maîtres, enseignants et guides, en le reconnaissant.³

L'action de telles individualités aussi immenses que Platon et Aristote mène à des écoles entières, des successeurs et disciples. Dans cet esprit, Rudolf Steiner écrit, par exemple, au sujet de Thomas d'Aquin (1225-1274) dans son ouvrage *L'énigme de la philosophie* : « Thomas d'Aquin se familiarise totalement avec la conception du monde d'Aristote. Celui-ci devient pour lui un maître dans la vie de ses idées. »⁴ Aristote devient alors de cette manière dans la scolastique le plus saillant de l'aristotélisme.

À Thomas d'Aquin correspond, à peu près un siècle auparavant, le personnage d'Alanus ab insulis (115-1203)^(*), qui fut l'un des plus grands maîtres de l'école de Chartres. C'est un des guides platonicien. Alain de Lille est le dernier à porter encore en lui une conscience imagée antique de la divine Nature ; Thomas, par contre, amène le penser conceptuel au plus haut sommet dans son analyse des saintes écritures. Vision intuitive platonicienne et appréhension aristotélienne se succèdent ainsi dans le cours de l'école de Chartres, reprise par les Dominicains autour de Thomas d'Aquin. Ainsi y eut-il donc toujours aussi une querelle entre les deux courants. Goethe écrit à ce propos :

En effet, comme les peuples, ainsi se partagèrent aussi les siècles la vénération de Platon et d'Aristote, tantôt paisiblement, tantôt en une violente querelle ; et c'est comme une grande prérogative pour nous de considérer que la haute estimation des deux se tienne en équilibre, comme Raphaël les a pensés, déjà l'un auprès de l'autre, dans *l'École d'Athènes*.⁵

Ce qui semble déjà s'harmoniser dans le tableau de Raphaël, *l'École d'Athènes*⁶, Steiner l'a développé ensuite plus avant : la complémentarité et collaboration de Platon et d'Aristote dans le cours du temps. À partir de sa contemplation intuitive de l'esprit, il rapporte une conversation de Platon, l'ancien, avec son élève Aristote.

Platon et Aristote conversant— tous deux embrassant du regard, tous deux s'inquiétant du sort de la culture de l'esprit qui se trouve à présent à un moment critique. L'un (Platon) transmet ses tâches — l'autre (Aristote) les reprend en charge. Rudolf Steiner accorda beaucoup de prix à ce que cela soit correctement compris. Au moment où, un soir de décembre 1923, nous fûmes autorisés à le accompagner chez lui, il exprima très gravement son inquiétude à ce propos que cette rencontre dans l'histoire fût si lourdement dénaturée que l'on crût qu'il eût existé une querelle entre le maître et son élève et que les générations suivantes ne pussent jamais découvrir le juste point de vue à cause de cette « *fable convenue* ».⁷

C'est un mission essentielle de l'anthroposophie de contribuer à une entente réciproque et à une fécondation renouvelée du platonisme et de l'aristotélisme. Car les directions-divergentes-du regard d'alors peuvent aujourd'hui être mises à profit étant donné que ce qui temporairement prit ainsi des voies séparées, cela peut de nouveau confluer et se compléter.

(*) Alain de Lille (1128-1203) (eh oui !, en dépit de l'affirmation erronée de maint Posophe borné ou mal informé, il n'est pas né de l'île, mais à Lille !), surnommé le « Docteur Universel », l'un des premiers « sommistes », type d'universitaire de la haute scolastique. Élève de Bernard Sylvestre à Chartres. Alain étudie dans la mouvance de Gilbert de la Porrée ; il devient maître ès arts, puis maître en théologie à Paris, avant d'enseigner à Montpellier ; parvenu au sommet de la gloire, il suit l'exemple de son ami Thierry de Chartres et entre comme convers à Cîteaux, où il meurt. Voir pour plus de détail : *Universalis : Thesaurus index* Tome 1 p.80, *ndt*

³ *Ebenda*.

⁴ Rudolf Steiner : *L'énigme de la philosophie* (GA 18), Dornach 1985, p.93.

⁵ Johann Wolfgang von Goethe : *Matériaux...*, p.55.

⁶ Steiner lui-même voit dans l'œuvre de Raphaël *l'École d'Athènes*, bien entendu, au lieu d'une rencontre des deux philosophes grecs pré-chrétiens, un motif christique : « En réalité cela montre le personnage de Paul enseignant les Athéniens sur l'essence fondamentale du Christianisme. » Rudolf Steiner : *Expériences du suprasensible* (GA 143), Dornach 1994, p.178.

⁷ Margarete und Erich Kirchner-Bockholt : *La mission d'humanité de Rudolf Steiner et d'Ita Wegman*, Dornach 1981, p.46. L'investigation spirituelle de la rencontre entre Platon et Aristote, qui eut lieu alors que Platon était déjà très âgé, Steiner l'exposa en décembre 1923, dans les *Configurations des Mystères* [parue en français chez ERA sous le titre « Centres initiatiques : origines – influences, dans une traduction de Simone Hannedouche, *ndt*]. Voir Rudolf Steiner : *Configurations des Mystères* (GA 232), Dornach 1974, pp.159 et suiv. [l'expression « fable convenue » est en français dans la citation ci-dessus, puisque c'est Napoléon 1^{er} à l'avoir utilisée pour la première fois à propos de l'histoire. Ce qui lui confère tout son poids puisque l'Empereur était parfaitement conscient que Lui, l'Histoire, il la faisait lui-même ! Le reste était donc bien pour lui une « fable convenue » ! *ndt*]

La prophétie-Michaël de Rudolf Steiner

Dans ses conférences sur le *Karma*, en 1924, Rudolf Steiner a attiré l'attention de manière prophétique sur la fin du 20^{ème} siècle et le début du 21^{ème} — et donc sur notre temps. Il exposa alors que ces âmes humaines, se sentaient attirées par l'anthroposophie ou qui étaient dans leur majorité disposées en sa faveur, se réincarneraient très rapidement à la fin du 20^{ème} siècle :

J'ai indiqué comment ces êtres humains, qui dans toute leur intensité se retrouvent ici dans le mouvement anthroposophique reviendront à la fin de ce siècle, de sorte que d'autres viendront se réunir à vous, parce que justement du fait de cette sauvetage-là de la Terre, de la civilisation terrestre, avant que la décadence dût en dernière admissibilité être décidée.⁸

Ces « autres-là » qui viendront se rajouter, ce sont des âmes platoniciennes ; des âmes qui, en partie, ne s'étaient pas incarnées sur la Terre depuis très longtemps, comme les grands maîtres de l'école de Chartres, par exemple :

Alors ceux qui œuvrent aujourd'hui pour le mouvement anthroposophique, réapparaîtront déjà et se réuniront à ceux qui étaient les enseignants de Chartres. Car tel est cet arrangement de ce concile céleste, au commencement du 13^{ème} siècle selon lequel Aristotéliens et Platoniciens apparaîtront les uns avec les autres et oeuvreront dès lors ensemble pour que fleurisse sans cesse le mouvement anthroposophique au 20^{ème} siècle, afin qu'à la fin de ce siècle, dans la réunion des Platoniciens et Aristotéliens l'anthroposophie puisse atteindre une certaine culmination dans la civilisation terrestre.⁹

Cette prophétie de Michaël, comme on l'a appelée, consiste donc dans le fait qu'Aristotéliens et Platoniciens, qui étaient séparés dans les époques antérieures — pour le moins en étant alternativement présents, mais n'ont jamais œuvré ensemble au sein de l'humanité — vont agir ensemble pour la première fois à la fin du 20^{ème} siècle et certes dans l'esprit du vrai Esprit du temps, Michaël qui veut rendre possible une spiritualisation du penser, en effet une spiritualisation de toute la culture. Les deux aspects, qui avaient adopté des cheminements séparés dans l'histoire de leur action, doivent à présent être réunis. Sur la base du penser, une libre élévation de soi doit être possible, par lequel l'être humain devient un partenaire créateur des Dieux.

Car les âmes humaines sont présentes, aussi bien les Aristotéliens que les Platoniciens se sont incarnés.¹⁰ Une culmination plus extérieure de l'anthroposophie s'est pareillement et foncièrement présentée, avant tout dans les années 80 du 20^{ème} siècle. C'était une époque où, d'une part la Guerre froide était à son point culminant et où une troisième guerre mondiale menaçait sans cesse. Une époque lors de laquelle le mouvement pour la paix englobait dans le monde entier des millions d'êtres humains. Une époque dans laquelle s'éveillait la conscience écologique globale. Et une époque dans laquelle était perceptible au niveau du monde entier un grand intérêt dans la spiritualité. De nombreux anthroposophes ont concrètement collaboré à ces développements. Même au Tournant de 1989, qui mena à la réunification allemande paisible, co-participèrent pour le moins des milieux anthroposophiques.¹¹

Quant à savoir si une culmination intérieure, spirituelle celle-là, de l'anthroposophie est intervenue, cela reste encore à interroger. N'est-ce pas beaucoup plus un évidence interne, une perte de substance spirituelle qui est menaçante, avec tout la diffusion extérieure de la médecine anthroposophique, des produits *Déméter*, de la pédagogie Waldorf et des banques « anthroposophiques » etc. ? La tâche véritable du présent semble être de renforcer la substance spirituelle de l'anthroposophie, de la cultiver et de l'intensifier — au travers d'un travail ensemble encore plus conscient des Platoniciens et Aristotéliens.

Interpénétration et complémentation

⁸ Conférence du 3 août 1924, dans Rudolf Steiner : *Considérations ésotériques de contextes karmiques*, 3^{ème} volume, (GA 237), Dornach 1995, p.142.

⁹ Conférence du 19 juillet 1924 dans du même auteur : *Considérations ésotériques de contextes karmiques*, 4^{ème} volume, (GA 240), Dornach 1996, p.180.

¹⁰ Voir à ce sujet mon article : *la prophétie-Michaël de Rudolf Steiner et les années 2012 à 2033* dans *Gegenwart* 3/2014, ainsi que : *Questions complémentaires et ouvertes au sujet de la prophétie-Michaël* dans *Gegenwart* 3/2015. Voir en outre la lettre de lecteur de Jens Göken au sujet de la prophétie-Michaël dans dans *Gegenwart* 1/2015, ainsi que Martin Ingbert Heigl : *Testament de Raphaël et ultime allocution de Rudolf Steiner*, Ulm 2015, pp.244 et suiv.

¹¹ Voir, par exemple les remarques historiques dans dans l'ouvrage d'Andreas Meyer : *Sanfte Schmetterlings-Babymassage — L'évolution des forces de vie et leurs fondements physiologiques*, Francfort-sur-le-Main 2015, pp.87 et suiv.

Je voudrais ici exprimer une idée qui au cours des années, dans la confrontation avec la prophétie de Michaël, m'est devenue de plus en plus essentielle. Et bien sûr l'observation que de nombreux êtres humains portent en eux des aspects et prises de participation à *divers* courants *karmiques*. J'ai l'impression que de plus en plus un mélange de courants surgit dans *une* âme individuelle. Rudolf Steiner, déjà (comme Aristotélicien archétype) a en effet repris une tâche essentielle de son maître Karl Julius Schröer, qui fut une importante âme platonicienne et avec cela, il a vécu, pour ainsi dire, une part de l'âme platonicienne de ce dernier : tout le travail sur Goethe et la recherche de Goethe jusqu'à et y compris le premier Goetheanum.

N'est-ce pas là un aspect essentiel de la culmination dans la vie de l'âme et de l'esprit de l'anthroposophie ? À savoir que je l'ouvre aux impulsions d'autrui, que j'accueille et accepte activement dans mon esprit la différence spirituelle de mes frères et sœurs, et que j'apprenne à mieux concilier de manière nouvelle *en moi* les polarités *karmiques* ? N'est-ce pas là la grande chance de notre temps, la nouvelle lumière de Michaël : qu'il est devenu possible de comprendre avec *empathie* les expériences, connaissances et aussi la destinée, d'un autre être humain et par-dessus le marché de les vivre comme les siennes propres et de s'engager pour cela.

Dans le mouvement spirituel mondial du présent, il existe de très concrètes amorces qui vont dans de telles directions, bien entendu, le plus souvent tout à fait indépendamment du mouvement anthroposophique. Comme un exemple, je voudrais citer Byron Katie et son amorce thérapeutique « Aimer ce qui est ». ¹² Byron Katie enseigne un cheminement thérapeutique de la connaissance de soi — appelé aussi « *The work* » — qui mène et aboutit, au travers divers interrogations s'édifiant les unes sur les autres, à ce qu'un être humain peut apprendre à accepter d'aimer des expériences douloureuses et traumatiques de son destin. Ce qui est bien sûr à l'occasion décisif, c'est que l'émotion, provoquée par l'interrogation du destin, ne reste pas dans la tête, mais passe par le cœur. Pour exprimer cela de manière anthroposophique, on pourrait dire : Byron Katie guide les êtres qui le veulent à une expérience anticipée du *Kamaloka*. La perspective d'expérience post-mortem, lors de laquelle l'âme se lève totalement dans l'autre âme qui lui est liée, peut déjà être exercée ainsi sur la Terre et rendue féconde.

Le tout est très pratique dans la vie chez Byron Katie et aussi très américain. Mais cela ne devrait pas nous persuader de ne pas voir les impulsions précieuses de « *Aimer ce qui est* » ou bien même de les ignorer. L'esprit michaëlique du présent souffle où il veut. Et ce serait avoir de la prétention que de penser qu'il n'inspire que les membres de la Société anthroposophique ou bien encore seulement les êtres humains qui passent par le cheminement d'apprentissage anthroposophique. Eh bien non, Michaël inspire tous les êtres humains qui sont ouverts à cela et personnellement actifs, prêts à travailler sur eux-mêmes et à se charger de la responsabilité d'eux-mêmes et du monde.

Une liberté à l'époque de Michaël, c'est justement aussi la liberté de la diversité. En effet, et même la liberté de devenir borné et cela demande alors, si une culmination intérieure de l'anthroposophie est censée se produire, la complémentarité affectueuse grâce aux autres. Comment donc pouvons-nous découvrir et développer des formes de communauté qui permettent cela ? Car dans les anciennes formes de communauté, hiérarchiquement marquées, même dans des formes académiques ou étatiques, cela est purement impossible. Puisque cela endure et dessèche l'esprit libre. Puisque les liens *karmiques* de la destinée ne peuvent que difficilement briller, devenir conscients et être développés plus avant.

Nouvelles formes de communauté

Dans l'ouvrage qui mérite d'être lu, *Platonisme et aristotélisme et l'avenir de l'anthroposophie*, Mario Betti se coltine avec les questions abordées ici. Il y fait aussi quelques propositions concrètes pour une nouvelle formation de Société anthroposophique à *partir d'en bas* qui corresponde avant tout à l'atmosphère des âmes platoniciennes, mais qui incluraient aussi les qualités nouvelles acquises par les Aristotéliciens qui sont sur leur retour :

Si l'on veut un développement ultérieur de la Société et de l'Université libre, cela ne peut se produire qu'à partir de la base, pour ainsi dire d'une manière démocratique-*spirituelle*. L'objectif d'une telle « démocratisation » spirituelle, qui selon ma conviction peut rendre justice aux deux groupes dans leurs qualités nouvelles, c'est l'édification progressive d'une nouvelle structure sociale à partir d'en bas, sans intervention d'en « haut » et certes sur la base d'une compétence spirituelle librement reconnue. Un tel processus pourrait certainement exiger des années, d'autant plus qu'un passage constructif à de toutes nouvelles formes, eu égard aux structures existantes ne relève pas des

¹² Voir Byron Katie : *Aimer ce qui est*, Munich 2002. Il est intéressant que le compagnon de Byron Katie, dans la vie, Stephen Mitchell qui est aussi le co-auteur de *Aimer ce qui est*, a édité et largement commenté, entre autre, l'épopée de Gilgamesch. Le mythe archétype du Roi d'Uruk et son cheminement de la découverte de soi. Munich 2006.

problèmes les plus simples. De nouvelles procédures de votation, ouvertes et franches pourraient être développées. Un tout premier début serait assurément la connaissance que l'ancienne structure, comme le roi composite dans le Conte de Goethe ou *Retardus* des Drames-Mystères, est considérée définitivement comme hors d'usage, et certes aussi bien depuis le *Vorstand* et le collège de l'Université comme aussi du membre « simple ». *Rien pour le présent et l'avenir d'utilisable ne serait perdu de ce fait.*¹³

Ce que Mario Betti a dans la tête avec l'expression de « démocratisation spirituelle », a bien peu à faire avec la politique, les réglementations d'associations ou bien des combats de votations. Une formation de communauté ou de société repose beaucoup plus sur « l'en bas » — cela signifie donc à partir des contextes *karmiques* — sur un *accord* réel des âmes. Ainsi de la même manière qu'un musicien doit accorder son instrument, avant de pouvoir se mettre à jouer et concerner, ainsi devons nous mettre d'accord dans le social les uns les autres et nous accorder les uns avec les autres. Cela ne signifie carrément pas le remplissage de statuts et de règlements, des mesures bureaucratiques et affétries d'association.

Sur quoi reposent donc l'accord et l'harmonie entre des amis ? Sur la compréhension et la confiance ! Sur la confiance en l'autre, en ses facultés (et incapacités) concrètes, oui sur la détermination individuelle de la destinée et son intention d'être. Pour cela, pas besoin de statuts, protocoles et président de séance ; car la vie elle-même est ensuite le protocole, dans lequel sont inscrits les libres stipulations d'entente. Le président de séance, c'est le Christ dans l'éthérique, qui unit les êtres humains, concilie, porte et vient en aide. Et les statuts sont le *Karma* qui trame entre les êtres humains. La société devient une communauté de *Karma* consciente, dont les tâches sociales sont de remettre le *Karma* en ordre, en harmonie.

Dans une telle société formée de manière platonicienne et aristotélienne, ce qui vient d'en bas ne joue pas seulement un rôle essentiel, non seulement *ce* que quelqu'un dit ou fait et *comment* il le dit ou le fait, mais au contraire et avant tout, *qui* le dit et le fait. La connaissance de l'individualité est mise au centre et devient un élément constituant de la société. C'est une culmination de l'anthroposophie dans notre époque.¹⁴

Temps de résolution

Anton Kimpfler écrivait, en 1975 déjà dans *Fragments tirés d'une époque non-spirituelle* :

Une conciliation de Platon et d'Aristote est nécessaire : surmontement de l'abstraction du penser ; penser vivant, expérimentant et contemplant ; Méthode goethéenne ; inspiration de Novalis ; conciliation du cœur et de l'intelligence ; surmontement du dualisme. La science doit devenir morale. L'être humain au centre de tout ; nécessité d'une image nouvelle de l'être humain.¹⁵

Nous rencontrons ici un complément à tout ce qui a été dit jusqu'à présent : « inspiration de Novalis » — l'inclusion du courant de Novalis. Un courant christique qui a à faire avec l'action d'Élie et de Jean Baptiste. Dans son ultime allocution du 28 septembre 1924 (dans **GA 238**) Rudolf Steiner a *commencé* à parler sur ce courant de l'autre Jean, au sujet de Jean l'Évangéliste. Malte Diekmann a présenté une vaste étude dans son ouvrage *Le cercle des courants des Mystères*, qui complète ici la polarité traitée entre Platoniciens et Aristotéliens, autour de cette autre polarité de l'humanité : âmes de Novalis et Roses-Croix.¹⁶

Nous vivons dans une époque de décision : « La science doit devenir morale. » Elle le peut seulement par les êtres individuels. La moralité doit être conquise dans la liberté, sinon l'humanité sombre avec sa liberté. Ces individualités-là et leurs disciples, qui se trouvaient au début de l'histoire de la philosophie et de la science (dans la Grèce antique) ont à présent la tâche de mener la science agonisante à une résurrection ? Anton Kimpfler écrivit, plus loin :

¹³ Mario Betti : *Platonisme –Aristotélisme et l'avenir de la Société anthroposophique*, Stuttgart 2003, pp.156 et suiv.

¹⁴ Est-décrit ici un idéal de société spirituelle procédant « d'en bas ». Il est clair que sur le chemin qui mène à elle, des statuts, protocoles, votations et président de séance ont leur pleine justification. Malgré cela il faut bien aussi envisager un jour aussi une cohabitation toute autre entre les êtres humains. [Mais ce n'est jamais celle-là qui vit et se déroule (incarnée) dans la réalité. *ndt*]

¹⁵ Anton Kimpfler : *Fragments tirés d'une époque non-spirituelle [Frgamentarisch aus ungeistiger Zeit]*, Achberg 1975, pp.18 et suiv. [C'est entre 1975 et 1980 qu'au CNRS, en France, il ne fut plus possible de mener une recherche désintéressée et que cet élément moral de la recherche fut définitivement perdu de vue, supplanté par la « rentabilité financière » imposée par le politique ENarque, en particulier par François Fillon qui fut directeur du CNRS à la fin des années 80 et au début des années 92, où ce tournant devint nettement visible. *ndt*]

¹⁶ Malte Diekmann : *Le cercle des courants des Mystères [Der Kreis der Mysterienströmungen]*, Neu Darchau 2005. Voir aussi l'impressionnant ouvrage de Hella Krause-Zimmer : *Christian Rosecroix. Chemins de vie se croisant*, Dornach 2009.

Chez les Platoniciens, on attache une importance capitale à la contemplation intuitive de l'esprit, à la vie dans les idées. Chez les Aristotéliens, on attache de l'importance au connaître au penser. Danger de se fourvoyer chez les premiers : à savoir, de se perdre dans le mysticisme visionnaire. Chez les derniers : stupéfaction dans le penser abstrait, l'intellectualisme, la morgue des érudits. Une synthèse entre les deux courants doit être amenée. Le penser doit s'élever à l'intuition contemplative, la contemplation intuitive doit être illuminée par une connaissance limpide.¹⁷

Cette tâche, la spiritualisation du penser, est barrée et combattue de manière multiple — non pas seulement dans la consommation médiatique omniprésente et la digitalisation de tous les domaines du vivant, ainsi que les dépendances économiques massives de la vie de l'esprit.

1984 et 2017

Le roman « 1984 » de George Orwell est redevenu de nouveau très actuel, ces derniers temps avec l'élection présidentielle aux USA. Dans ce roman, écrit en 1948 et dont l'action se déroule en 1984, donc, voici 33 ans, se déploie une sombre vision de l'avenir qui représente exactement le contraire de celle à laquelle vise la collaboration des Platoniciens et Aristotéliens. Dans ce roman est tracé un état de surveillance totalitaire qui enserre la totalité de la société jusque dans le langage et la pensée des êtres humains.

Dans un entretien, on dit : « Tu n'appréhendes simplement pas la beauté, qui se trouve dans l'anéantissement des mots. Est-ce qu'il est clair pour toi que la novlangue est la seule et unique langue du monde dont le vocabulaire se ratatine d'année en année ? »¹⁸ Il existe dans ce roman 1984 des « départements entiers de ministères qui travaillent à l'anéantissement des mots et avec cela aussi des concepts et des possibilités du penser !

Ne comprends-tu pas que la novlangue n'a qu'un objectif, à savoir celui de rétrécir l'espace de jeu des idées ? Pour une bonne fois pour toutes, nous rendrons textuellement impossible les délits idéels, parce qu'il n'y aura plus de mots pour les exprimer. Chaque concept, dont on pourrait avoir besoin à un moment quelconque, sera précisément exprimé par un mot et un seul, dont le sens est strictement défini et dont l'ensemble des sens accessoires sont éliminés et oubliés. [...] Chaque année, le nombre des mots diminuera de plus en plus. [...] La révolution sera accomplie quand la langue sera parfaite.¹⁹

C'est l'esprit de la perfection parfaite qui parle ainsi. Il hait la créativité humaine et surtout la liberté humaine. Cet esprit Ahrimannien qui est devenu si puissant à notre époque, comme jamais auparavant dans l'histoire de l'humanité, hait naturellement aussi l'action des Platoniciens et Aristotéliens et tentera avant tout par tous les moyens d'en empêcher une nouvelle synthèse par leur *collaboration* et *intensification*. — Ainsi reste remis à notre présence d'esprit et à notre courage l'œuvre de reconnaître, ressentir et vouloir la synthèse platonicienne et aristotélienne.²⁰

Die Drei 7-8/2017.

(Traduction Daniel Kmieciak)

Stephen Hartmann, né en 1976, étudia le piano à Hambourg. Accompagnateur de *Lied*, il fréquenta les cours de maîtrise d'Elizabeth Schwarzkopf et Dietrich Fischer-Dieskau. En 2007, il y fonda l'Institut « *MenschMusik*, avec Matthias Bölts, qui parcourt de nouvelles voies dans la formation de musiciens. Stephen Hartmann rédige régulièrement des articles sur des questions anthroposophiques fondamentales, la méditation et la musique. Avec Torben Laiwald, il fonda la maison d'édition Widar. En 2012, il prend la responsabilité active de la Branche de la Maison Rudolf Steiner de Hambourg ; s'associe à cela une activité intense de conférences et de séminaires. Chez Widar est parue la recueils d'essais : *La prophétie de Michaël de Rudolf Steiner et les années 2012 à 2033*, Hambourg 2017.

¹⁷ Anton Kimpfler : *Fragmentarisches...*, pp.85 et suiv.

¹⁸ George Orwell : *1984*, Berlin 2017, pp.66 et suiv.

¹⁹ *Ebenda*.

²⁰ La geste archétype de la prophétie-Michaël et en même temps une contre-image positive de ce que occupe quotidiennement aujourd'hui des millions de Jeunes, se trouve exposée dans le roman merveilleux pour la jeunesse de Jens Göken : *Après cet été...*, Hambourg 2016.